

LA DOUCE MÈRE

En feuilletant à l'aventure
Un de ces chers cahiers d'enfant
Où la maladroite écriture
S'étale d'un air triomphant,

Entre une règle de grammaire
Et des portraits aux yeux hagards,
Une ligne : " La douce Mère "
Captive soudain les regards :

A ce titre étrange et suave,
On sent lentement rajeunir
L'âme où, comme une ancienne épave
Qui flotte au fond du souvenir,

Un rythme confus entrecois
La cassideh de l'Yémen
Avec la ballade hongroise
Et les vieux contes d'Andersen....

Première ébauche de poète ?
Élan d'un romancier futur ?...
Qui sait !... Mais ce qui vous arrête
Sur ces trois mots remplis d'azur,

C'est que, sans modèle et sans maître
Pour guider les doigts hésitants,
Seul l'amour naïf les fit naître !
Au cœur d'un bambin de sept ans.

Andersen

Paris, 1893.



UNE MAUVAISE PRISE



Le 6 novembre 1744, la goëlette du roi, la *Marie*, sous le commandement du sieur Salaberry, sortait du port de Rochefort, France, et faisait voile pour Québec, portant des ordres du roi au gouverneur de la Nouvelle-France, M. de Beauharnois.

La journée était belle, augure favorable pour le voyage qui commençait. Un

bon vent de terre enflait les voiles du navire et l'emportait rapidement vers la haute mer. Il passa entre les îles d'Oléron et de Ré, et bientôt après, la terre ferme, la France, n'apparut plus que comme une ligne bleuâtre à l'horizon.

Pendant plusieurs jours, la goëlette fut favorisée d'un vent magnifique et filait ses huit nœuds à l'heure, réjouissant le cœur du capitaine et des matelots.

—Si ça continue, se disaient-ils, nous ferons une traversée remarquable, en ce qu'elle sera rapide.

Sept jours plus tard, une tempête qui dura trois jours retarda beaucoup la marche du navire ; mais le 10 novembre, le mauvais temps ayant cessé, l'on put déployer les voiles qui avaient été carguées. Le 19, comme l'on approchait du grand banc de Terre-Neuve, le capitaine fit jeter la sonde, et lorsque le fond fut trouvé, dans quatre-vingts brasses d'eau, tous les matelots s'écrièrent :

—Vive le roi !

C'était un usage parmi les marins, quand on trouvait fonds après une traversée.

La *Marie* venait d'entrer sur le grand banc, quand le doyen des matelots demanda au capitaine la permission de procéder au baptême de quelques matelots. C'était aussi l'usage alors, parmi les marins, de baptiser ceux qui n'avaient pas passé par là ; on n'en exceptait personne, et l'on faisait jurer à tous ceux qu'on baptisait de ne jamais manquer de baptiser eux-mêmes ceux qui ne l'auraient pas été, quand ils se trouveraient avec eux au passage où cette cérémonie doit être observée.

Des matelots placèrent une cuve pleine d'eau au milieu du pont, et puis trois ou quatre autres prirent un des catéchumènes par les jambes et par les bras, et lui trempèrent une certaine partie du corps dans la cuve ; enfin, ils le laissèrent malicieusement dedans, les pieds en haut, et, pendant qu'il se tournait et faisait des efforts pour s'en retirer, d'autres lui jetèrent cinq ou six seaux d'eau sur le corps, et cette cérémonie finit par de grands éclats de rires. Tous les catéchumènes la subirent.

Le navire longea l'île de Terre-Neuve, côtoya les îles Saint-Pierre entre les caps Nord et Ray, entra dans le golfe Saint-Laurent, le 22 novembre. En passant près des îles aux oiseaux, Salaberry envoya un canot chercher des œufs. Le bateau revint peu après avec beaucoup d'œufs de différentes sortes, ce qui varia agréablement le menu du bord. Le 24, la goëlette laissait à tribord l'île d'Anticosti, qui est à l'embouchure du fleuve et à moitié de sa largeur, et à babord, au sud, le cap des Rois.

Encore deux jours ou à peu près, et si rien de fâcheux n'arrivait, l'on verrait Québec, le terme du voyage, avec satisfaction.

Tout l'équipage était de bonne humeur à cette pensée, et plus d'un chantait gaiment la gloire du drapeau blanc fleurdelisé. Le capitaine se promenait sur le gaillard d'arrière. Il songeait, tout en écoutant chanter ses matelots, que peut-être, le plus difficile de son voyage serait ce qui lui restait à faire. Le beau temps dont il avait joui le surprenait, car ce n'était pas une époque où il devait s'attendre à un beau temps continu. Mais si cette bonne fortune ne durait pas ? Car, dans la région où il se trouvait, une brume épaisse, une tempête de neige, un coup de vent—dangers nautiques redoutables—pouvaient surgir dans quelques heures, surtout en automne, et sa connaissance de la navigation du Saint-Laurent, ne l'en pourrait garantir qu'imparfaitement.

Qu'aurait-il pu faire au sein d'une tourmente de neige, d'une épaisse brume ou d'un violent coup de vent ? Aller lentement et sonder. Et encore, à moins d'avoir l'hydrographie du fleuve dans sa tête, ce qui était difficile, pour ne pas dire, impossible, la situation serait très précaire. Les cartes marines d'alors n'étaient pas bonnes ; elle étaient faites à dessein pour tromper les Anglais et les Espagnols dans les mains desquels elles tombaient, et ces gens s'y fiant trop, faisaient souvent de beaux naufrages.

Le plus prudent était de mouiller où l'on se trouvait, ou dans la baie la plus voisine et la plus sûre, et attendre la fin de la tempête.

A tous ces dangers que n'amoindriait aucun système de bouées, phares, lumières flottantes, etc., un autre était venu s'ajouter depuis quelque temps.

Le 9 octobre de la même année, Gilles Hocquart, le onzième intendant de la Nouvelle-France, écrivait de Québec, au ministre, à Paris, sur la nécessité urgente d'avoir deux frégates pour escorter les bâtiments de commerce du Canada à l'île Royale, car le Saint-Laurent était plus dangereux à naviguer à cause des corsaires anglais, et l'on croyait que trois navires français avait été capturés.

Le mois suivant, en novembre, le 7, Hocquart mandait au ministre l'arrivée du *Trois-Marie*, chargée de 2,000 quintaux de farine, après avoir échappé aux Anglais. Salaberry connaissait aussi la présence des Anglais dans ces eaux, et toutes ces choses lui faisaient demander à Dieu de lui accorder un temps favorable pour le reste du voyage.

Il en était à ces réflexions, quand la vigie annonça :

—Voile à bâbord !

Instantanément, les chants cessèrent, et les gabiers grimperont jusqu'à la hune de misaine afin de mieux voir ce qu'était la voile signalée. Le capitaine l'ayant bien examinée, vit une corvette anglaise bien armée, qui venait vers lui en droite ligne.

—C'est l'Anglais, mes enfants, dit-il à l'équipage. Nous ne fuirons pas devant lui, quoiqu'il soit plus fort que nous. Branle-bas général !

Cet ordre fut reçu aux cris de : "Vive le roi ! Vive la France !"

—Voile à tribord ! annonça la vigie.

Tous les regards cherchèrent la nouvelle voile

qui entra en scène, quand la vigie cria encore : "Autre voile à tribord" Les deux derniers navires signalés étaient ennemis.

Trois contre un. Cela devenait excitant. Que déciderait le commandant ? Serait-il encore pour le combat ? Les marins, eux, étaient prêts à combattre, malgré la force numérique de l'adversaire.

Il répugnait à Salaberry de fuir. Fuir devant l'Anglais, c'est ce qui ne lui était jamais arrivé. Il aurait préféré se battre et vaincre ou mourir, mais les instructions reçues lui défendaient de s'engager dans aucune action douteuse.

Il résolut donc, à contre-cœur, de fuir, et son équipage, désappointé, reçut l'ordre :

—Toutes voiles dehors !

Deux des vaisseaux anglais naviguaient pour l'intercepter, le troisième restait en arrière pour couper la retraite. Salaberry voyant cette manœuvre, se dit :

—Allez ! courez, mes braves ! Je ne crois pas que vous puissiez rejoindre la *Marie*,—qui file à vent arrière ; comme la mouette qui rase l'onde de son vol rapide,—si l'un de vous me rejoint, je lui ferai la partie chaude, et si le deuxième n'arrive pas trop tôt à la rescousse du premier, mes amis, vous pourriez bien subir le sort des trois Curiaques.

Mais le navire français augmenta peu à peu la distance qui le séparait de l'ennemi, et l'on ne vit plus, après quelques heures, les corsaires que comme des points noirs, qui s'effacèrent aussitôt.

Le 26 novembre, dans l'après-midi, la goëlette arrivait dans la rade de Québec.

Le capitaine se rendit aussitôt auprès du gouverneur, lui portant les ordres du roi et des dépêches de France.

MM. Duquesnel et Bigot avaient demandé, à plusieurs reprises, des vivres pour l'île Royale. Après délibérations, il fut décidé d'envoyer Salaberry, avant la fin de la navigation, dans le Saint-Laurent, fin qui ne pouvait être éloignée.

L'on s'empressa donc de prendre à bord la cargaison nécessaire, et, chargé de lettres et de documents importants pour le gouverneur de l'île, le navire leva l'ancre le 4 décembre pour son nouveau voyage.

Le beau temps avait disparu. Le vent n'était plus favorable ; il fallait louvoyer. On n'avancait qu'avec difficulté. Le 8, cinq jours après le départ de Québec, dans la matinée, une brume épaisse couvrait le fleuve. On arrivait au golfe. La vigie planait au-dessus du brouillard et pouvait distinguer la côte de la Gaspésie. Elle voyait les arbres se balançant mollement sous une brise froide, mais aucune voile à l'horizon, et de temps en temps elle répondait aux questions adressées du pont.

Le fleuve était désert.

—Il n'y a que nous dans ces parages, se disait la vigie, scrutant, fouillant du regard les alentours.

Elle se trompait. Il y avait, à ce moment, un corsaire anglais caché tout près de la falaise gaspésienne, ayant couvert le haut de ses mâts dépassant la brume, de branches de pins, et la vigie, n'y voyant que des arbres qui se confondaient avec les arbres de la côte, ne pouvait s'imaginer la ruse de l'ennemi. Au moment où les Français ne se doutaient pas du danger, il était tout près d'eux.

Ramant sans bruit, quatre grandes embarcations, montées par des Anglais, s'étaient approchées de la goëlette. Tout à coup, partit de la proue, un cri terrible :

—Aux armes ! les Anglais !

Les marins français se précipitèrent à l'avant pour repousser cette attaque inopinée, mais des voix ennemies leurs répondirent avec insolence des quatre parties du bâtiment, de la poupe à la proue, en même temps que les Anglais se jetaient sur le pont.

Une lutte terrible s'engagea. Point de quartier. Les Français, revenant vite de leur surprise, se battaient comme des lions, mais ils durent succomber devant la force supérieure de leurs ennemis. Il y eut beaucoup de tués et blessés. La brume s'élevait lentement, et les rayons blafards du soleil donnaient un aspect sinistre au pont du navire ensanglanté. . . . L'on ne s'était emparé de Salaberry qu'en se jetant en masse sur lui et l'écrasant sous le nombre. Après le combat le bâti-